

semblent pulluler, mais encore en Allemagne où une lutte aigüe s'établit entre les catholiques et le gouvernement impérial ; comme aussi dans tous les pays voisins où des congrès se multiplient et exaltent toutes les formes publiques de la dévotion.

Nulle part, d'ailleurs, ce mouvement n'est plus marqué qu'en France, où il se caractérise par ce refrain nouveau jeté par des multitudes aux échos des vieilles basiliques et de celles qui s'élèvent rapidement aux lieux de pèlerinage : " Sauvez Rome et la France par Votre Sacré-Cœur."

II

Il nous faut maintenant revenir au point de départ, pour faire l'histoire de la seconde phase du mouvement, c'est-à-dire de la phase philosophique qui suivit de près la phase religieuse.

On ne pouvait en effet rester sur une affirmation de foi en la doctrine sociale de l'Eglise sans se demander quelle était cette doctrine et de quelles applications elle était susceptible pour conjurer le péril social. Le Pape lui-même allait tracer la voie en remettant en honneur l'enseignement de la philosophie scolastique : la guerre sainte contre l'esprit laïque de la Révolution, qui avait été proclamée, ne pouvait manquer de se porter sur le terrain de ses autres doctrines sociales, et tout d'abord sur celui où régnait la plus pure doctrine du libéralisme — je veux parler de la fausse conception de la liberté qui se traduisait alors par l'axiome : " laissez faire, laissez passer." On n'avait pu faire des classes populaires l'objet de son dévouement sans être promptement frappé de la duperie qu'est pour elles la soi-disant liberté du travail, qui n'est autre que la licence accordée aux abus de la force et l'abandon de toute protection des faibles. Mais on se heurtait là au règne absolu et incontesté d'une école à laquelle avaient été formés non seulement tous les tenants de la Révolution, mais encore ce qu'on avait pu recruter ou préparer de professeurs pour les Universités catholiques. Le principe et les règles du concours nécessaire de toutes les forces sociales — l'Eglise et l'Etat aussi bien que les associations libres — pour résoudre les questions sociales était incroyablement méconnu, et l'on était traité de socialiste, dès qu'on s'écartait de la doctrine soi-disant " orthodoxe."

La lutte fut chaude et empreinte de toute l'âpreté que portent dans leurs rapports les prétendus apôtres de la liberté. C'est alors que naquirent de ce côté des Alpes la *Revue l'Association Catholique* pour laquelle ces pages sont écrites, de l'autre côté la *Revue mensuelle autrichienne* d'économie sociale, qui durent se frayer la voie pour atteindre le grand public, sous les semonces et les persifflages de tous les professeurs, les publicistes et les économistes patentés.

Des " professionnels " ne pouvaient admettre, à la discussion courtoise de leurs thèses, des hommes échappés, comme ils le disaient, des camps, des salons ou des champs, qui avaient vu et touché que dans le monde des réalités les choses ne se passaient pas aussi bien que dans celui des académies, et qu'il y avait quelque chose à faire pour ne pas aller au socialisme par le jeu même